

[N° 53] 2021

Le journal de La Joliette



[UBAC] 838

Fr. 7.-

Edito.

L'homme succombera tué par l'excès de ce qu'il appelle la civilisation.
J. H. Fabre

Lorsque Jean-François, responsable de notre programme d'insertion, m'a suggéré de concocter un numéro de questionnement *où va notre monde ?*, j'ai, de suite, accepté, enthousiasmé par cette passionnante thématique. Quelques participant(e)s ont relevé le défi. Je les en remercie sincèrement ainsi que les personnes qui nous offrent des images ou des textes. Ecrire cet édito m'a demandé de nombreuses semaines de réflexion vue l'ampleur et le sérieux du propos.

Selon les dernières projections, sur Terre, nous serons 9 milliards d'ici 2050. L'eau est la ressource la plus précieuse sur Terre : une surpopulation mondiale pourrait entraîner des conflits généralisés liés à l'or bleu. Actuellement, les pays les plus développés possèdent assez de ressources pour nourrir l'ensemble des habitants de la planète. Pourtant, tous les individus de la planète ne mangent pas à leur faim, les denrées alimentaires étant inégalement distribuées. L'une des conséquences de la surpopulation mondiale serait d'aggraver ces inégalités, provoquant des famines.

Les menaces, pesant sur la faune et sur la flore sauvages sont, à l'heure actuelle, plus sérieuses que jamais. De nombreuses espèces animales ou végétales diminuent de manière inquiétante. La régression de la faune est le symptôme d'une dégradation biologique de la planète, dont nous serons l'ultime victime. Notre espèce apparaît ainsi, à long terme, comme la plus menacée de toutes. Depuis 1900, les plantes, une des clés de l'équilibre et de la stabilité écologique disparaissent au rythme de trois espèces, chaque année. Et encore, le phénomène serait largement sous-estimé !

La pollution de l'air, cinquième grande cause de mortalité provoque environ cinq millions de décès dans le monde, soit un décès sur dix. Les victimes de la mauvaise qualité de l'air sont plus nombreuses que celles des accidents de la circulation ou du paludisme.

Les nappes phréatiques sont exposées à la pollution émise par les diverses activités de l'homme. Les océans se transforment chaque jour un peu plus en dépotoir planétaire.

Sur les réseaux sociaux, prolifèrent nombre de fausses nouvelles, absurdes, complotistes, conspirationnistes, surfant sur l'incertitude, la peur, la bêtise. Y fleurissent aussi les harcèlements en tous genres et les discours de haine. En écho, les idées nauséabondes de l'extrême-droite (fascistes, néo-nazis, suprémacistes) se répandent subrepticement dans nos sociétés.

Alors que la parole se libère, l'inceste, le harcèlement sexuel, le viol, le féminicide, se portent comme un charme...vénéneux ! Les agressions contre les personnes les plus vulnérables se multiplient au nom du mépris des pauvres, des travailleurs et travailleuses du sexe, de la misogynie, de l'homophobie, etc...

Les outils de surveillance, de fichage du citoyen et du consommateur s'améliorent de jour en jour. Les caméras, les algorithmes, les drones, la géolocalisation, les QR code nous cernent quotidiennement.



© Nicolas STAFFELBACH

Des pathogènes, comme le coronavirus, circulent naturellement dans le monde sauvage. Au nom de la production de marchandises exportées le plus souvent vers les pays riches, le capitalisme déforeste à tout va. Il détruit systématiquement les habitats des populations animales sauvages qui migreront, croiseront les populations humaines en les contaminant. Depuis plusieurs années, ces transmissions de virus se répètent et les scientifiques nous préviennent que cela se répètera si la déforestation continue comme c'est le cas.

En conclusion, j'ai toujours pensé qu'un réel espoir se nourrit de lucidité. De nombreux humains prouvent quotidiennement leur solidarité, agissent pour améliorer la triste réalité humaine ou écologique, inventent et trouvent des solutions pour élaborer les conditions d'une vie meilleure pour les futures générations. Malgré les urgences, ni collapsologue, ni dystopique, je choisis de rester un lutin utopique qui, comme le colibri, tente chaque jour de faire sa part.

Que les articles de ce numéro nourrissent votre réflexion, tel est mon souhait. N'hésitez pas à utiliser les hyperliens internet qui se révéleront un bon complément à votre lecture, vous proposant de découvrir les sites des illustrateurs et illustratrices, des morceaux de musique, des vidéos, etc...



© Aurore Association
Ayons l'élégance d'aider ceux qui n'ont rien.

Dans la rue...

Être SDF, c'est devenu honteux. Ce qui dérange la société, c'est que nous sommes ses victimes. En nous, elle voit ses mauvaises notes, ses erreurs accumulées, son égoïsme, ses poubelles qu'elle ne sait pas où vider, les preuves vivantes de son échec.

Lydia Perréal

En Suisse Romande, 2000 personnes vivent dans la rue. Médecins du Monde Suisse ouvre un nouveau projet pour renforcer l'accès aux soins pour les personnes sans-abri dans le canton de Vaud.

Le projet propose une permanence infirmière au sein des structures d'accueil de nuit. En Suisse romande, on estime que 500 femmes et 1500 hommes vivent dans la rue. Les conditions de vie des personnes sans-abri sont extrêmement précaires et les exposent à davantage de problèmes de santé physique et psychique.

Isolées, sans accès au logement et sans suivi médical régulier, les personnes sans-abri appréhendent trop souvent d'approcher les structures de soins adaptées. Les conséquences sont désastreuses pour les personnes vulnérables, en particulier durant cette période de pandémie de coronavirus.

Sur le terrain, Médecins du Monde, face à la difficulté d'accès aux soins de santé pour la population des personnes sans-abri, propose une permanence composée d'une infirmière et d'un infirmier au sein des structures d'accueil de nuit du canton de Vaud.

Le projet est le résultat d'une initiative de plaidoyer des structures d'accueil du canton de Vaud, qui ont sollicité Médecins du Monde Suisse en 2019 pour dessiner et mettre en œuvre les activités.

Sur le terrain, la présence de Médecins du Monde doit permettre aux sans-abri de bénéficier d'un accès facilité, anonyme et sans rendez-vous avec un professionnel de la santé.

Le rôle du personnel soignant est d'évaluer les problématiques de santé, soigner, écouter, rassurer, orienter, répondre aux questions, sensibiliser, dépister, conseiller ou identifier les situations de risques. Les consultations offrent également un espace de parole à des personnes qui sont pour la majorité dans une situation de vie très précaire.

La permanence infirmière endosse un véritable rôle de promotion de la santé, pendant laquelle l'infirmière et l'infirmier évaluent des situations extrêmement complexes et jouent un rôle de mise en réseau interdisciplinaire de santé



©Mark HENLEY

et de référencement auprès d'un réseau de médecins bénévoles et des structures de soins publiques.

En étroite collaboration avec les structures établies à Lausanne, Vevey et Yverdon-les-Bains, Médecins du Monde plaide pour donner une visibilité à la cause de l'accès à la santé pour la population sans-abri.

L'expérience du travail réalisé dans les lieux d'accueil permettra de documenter la situation sanitaire des personnes sans-abri dans les villes d'intervention afin de permettre une meilleure sensibilisation et un plaidoyer pour l'accès aux soins pour toutes et tous.

Les consultations dans les centres d'hébergement ont pour effet de réduire le recours aux urgences dans les hôpitaux, cette diminution est évaluée à 30%. Par conséquent, cette prise en charge dite de bas-seuil, améliore la qualité des soins et bénéficie à l'ensemble de la population.

MEDECINS DU MONDE SUISSE

Black M : Ainsi valse la vie

Allain Leprest : S.D.F

A la croisée de deux mondes...

Ceux qui prétendent que l'on ne peut rien changer sont des paresseux.
Cynthia Fleury

Nous sommes à la croisée de deux mondes, comme le dit Leonardo Di Caprio dans une pub.

Ne craignez rien, je ne suis pas là pour vous vendre quoique ce soit !

Je suis juste là pour vous rappeler que c'est le moment de choisir son camp dans un monde de surconsommation où le pot de fer contre le pot de terre est toujours d'actualité, où le plus fragile est rendu encore plus fragile.



Écrire une nouvelle

Pas le droit de faillir, il faut assurer coûte que coûte ! Dans certain secteur, on n'a même pas le droit d'être malade ! De plus en plus de personnes n'ont plus accès aux soins alors qu'elles payent leur assurance maladie. Et ne parlons pas des soins dentaires ! Nous continuons d'entretenir un système qui s'effondre depuis trop longtemps et cette crise Corona nous le démontre à nouveau et à tous les niveaux.

Personnellement, j'ai beaucoup de peine quand je vois les plus fragiles d'entre nous en ramasser encore un peu plus dans la face, quand j'entends nos jeunes parler de leurs souffrances face à un futur vide de sens et que le taux de suicide grimpe. Génération sacrifiée...c'est ce que j'entends ces derniers temps mais vous rendez-vous compte que nous sommes déjà plusieurs générations sacrifiées ?

Nous pourrions choisir un autre mode de vie qui nous permettrait de passer plus de temps avec nos proches, sans avoir l'impression de manquer de quoi que ce soit (souvent, ce n'est qu'une impression...), de trouver une façon de vivre en accord avec nous-même et notre environnement. Moi, j'ai choisi mon camp. Il y déjà beaucoup de gens qui ont décidé de changer les choses et qui s'y appliquent jour après jour, mais pas encore assez.

La Suisse est un petit pays, c'est bien plus facile et rapide d'y enclencher des changements. Nous pourrions devenir l'exemple en matière d'économie symbiotique, devenir un pays où tous les êtres sont égaux et solidaires, non seulement en théorie mais en pratique réelle ! A vous de choisir.

Dîtes -vous bien que si jusqu'à maintenant, vous avez réussi à garder une bonne situation et que tout cela vous importe peu, il n'en sera pas de même pour vos enfants et petits-enfants. Pourrez-vous leur dire que vous avez fait de votre mieux ?

Mélanie VITERI

Boris Vian : *La complainte du progrès*

Les sujets ne manquent pas. Il en surgit à tout instant. De partout. De nulle part. Au sortir de la nuit quand rôdaillent débris de rêves ou de cauchemars. L'après-midi où bruisse le silence des oiseaux. Ça traficote en pagaille dans les coins et recoins. Ça grouille dans la maison comme dans la tête. Certains résistent, refusent de se laisser mettre en mots, d'autres déguerpissent à peine sont-ils repérés. D'aucuns se déguisent pour passer inaperçus, pour tromper ma vigilance, pour m'égarer sur des pistes à risques. Ah oui, ce renard un matin sur la terrasse avant que dans une presque indifférence il disparaisse sous les troènes des voisins. Non, pas l'orage qui a parsemé l'escalier de cônes tombés des pins alentour. Viser quelque chose qui tienne la route. Éviter de jargonner n'importe quoi n'importe comment. Pourquoi pas cette soixantaine de caravanes refoulées du Jura ? Trop polémique ? Ou justement ça pour dénicher, dénoncer des réflexes xénophobes ? Mais dit-on encore xénophobe ? On ne parle plus qu'à présent de personnes racisées, invisibilisées, dominantes, dominées. Ne vaut-il pas mieux articuler des propos plus légers après cette douzaine de semaines où planaient contamination, maladie, épidémie avec leurs cortèges de morts ? Aurai-je assez de champ pour me livrer à une analyse du thème finalement choisi ? Les mots trouveront-ils leur juste place à l'intérieur des phrases, l'accepteront-ils sans rechigner, sans discutailler ou barguigner ? Saurai-je user de ceux qui, avec égards, décriront cette jeune ou vieille femme qui dérive dans la rue, qui rediront ces réfugiés disparus en mer, embarqués qu'ils étaient vers une vie qu'ils voulaient meilleure ? Reste un mois pour remettre mon texte. Faudra pas tarder à trancher. Aborderai-je la violence qui entre individus ne cesse d'augmenter en tous lieux voire cette frénésie à chercher des responsables de tout et de rien, de se sentir victime de tout et de rien ? Non il s'agit de sujets trop graves pour les traiter en si peu de lignes. Manque la place pour écrire quelque chose de sérieux, pour approfondir les réflexions qu'imposent des thèmes aussi exigeants. Rendre hommage à George Floyd ? Pourquoi lui et pas l'Indien d'Amazonie qu'on extermine à travers l'exploitation et la réduction de son territoire et de son peuple ? Et le réchauffement climatique aux conséquences désastreuses sur la biodiversité et les humains ? La pauvreté, les inégalités, les injustices ? La nouvelle normalité qui s'installe ? Attends, combien de signes jusqu'ici ? Suis-je encore dans les limites prescrites ?

Gilles JOBIN

AENJ : *Gilles Jobin*

Gilles F. Jobin / Markus Hediger : *Elle souriait. / Sie lächelte.*

Il est en toi...

Quand tu chantes, tu as une tribune et un effet sur les gens, donc une responsabilité. Mes chansons sont sociales mais j'essaie ne pas aborder cette dimension frontalement, plutôt en douceur.
JAAQ

Ton monde, il est en toi
Ce que tu vois, ce que tu vis
Ici, je t'offre le mien,
Notre monde se construit.

Des bruits de nos récits
Des modes de notre émoi
Des mains de nos envies
Démo de nos desseins.

Leur monde s'effondre encore
Sans fronde et sans efforts
On l'sait depuis longtemps
Et eux, des décès nient.

Leur jeu contradictoire
Étalé au grand jour
Tu refusais d'le croire
Aujourd'hui il s'impose.

Les croyances qui imposent
Dessin'ront dans l'brouillard
Des formes, puis des choses
Que les chanceux vont voir.

Mon monde, il est en toi,
C'que j'vois, c'est c'que tu vis
Maint'nant il t'appartient
Notre monde se construit.

JAAQ

Soundcloud : JAAQ

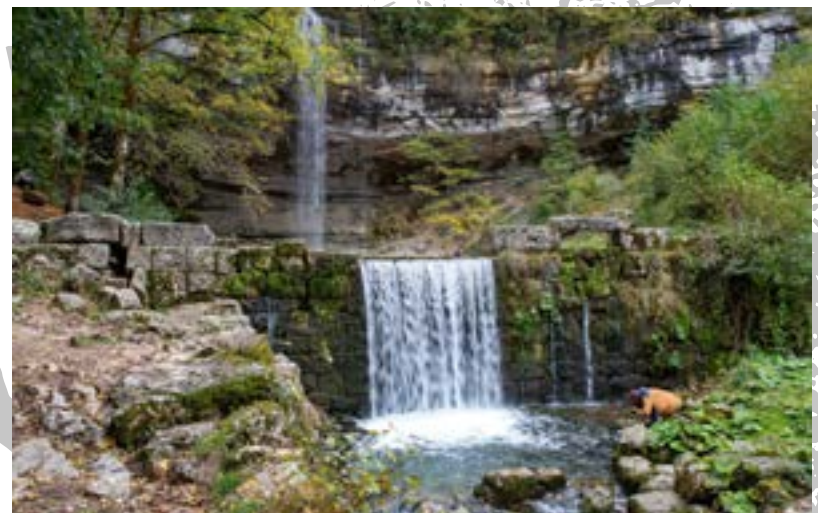
JAAQ : Avant la tempête EP

Inspiration

Je n'ai aucune inspiration
Pour la mondialisation
Chine, Etats-Unis, Russie
Sont de grands pays
Qui nous étouffent lentement
Par leur course à l'argent.
Tout se réprime dans le sang
Et le peuple paye évidemment.
Même la nature en pâtit
Et meurt petit à petit.
Il y a encore heureusement
Une lueur d'espoir dans le noir
Pour tous ces gens.
Mais comment arriver
A faire passer le message
Afin d'illuminer la vie
Sans hargne, sans rage ?
Que l'esprit humain est petit...
Je ne peux m'empêcher
D'avoir de sombres pensées
Quant à l'avenir de cette terre
Où tout le monde se perd.
Je retiens ma respiration
Car je n'ai plus d'inspiration.

Claude HUGUENIN

Les Hurlements d'Leo : Est-ce ainsi que les hommes vivent?



© Sarah MEYER

Balance ta vie.

Episode 1

Suzanne Langlois visionna une nouvelle fois la vidéo. C'était terrifiant. Cinq adolescents se jetaient dans le vide, tels des nageurs au départ du 100 mètres nage libre. Sagement alignés, ils faisaient le saut de l'ange avec une synchronicité quasi surnaturelle. Elle déglutit. C'était quoi ce bordel ?

Cela faisait deux semaines que Suzanne redoutait l'arrivée au bureau le matin. Combien cette fois ci ? Trois, cinq, dix garçons ? Les odeurs fortes en disaient long sur la fébrilité maximale qui régnait à la brigade. Le maire, les parents, les enseignants et même le pasteur mettaient une pression de dingue pour enrayer le phénomène. Personne ne comprenait.

Seuls les flics savaient qu'il fallait à tout prix trouver l'instigateur ou l'instigatrice de ce massacre. C'était grâce à José, le fils du boucher, que la brigade avait pris connaissance de la source des suicides. On en était à la quatrième vidéo postée sur un blog nommé *#balance ta vie*. On comptait déjà 12 décès. Tous avaient accédé à la requête de Darksid, blogueur donneur de leçons qui les invitait à connaître le grand frisson des espaces infinis dans un jargon assez incompréhensible. Tous des garçons, de 15 à 17 ans. Pour le moment, cette hécatombe se limitait au département, un code d'accès, visiblement distillé au compte-gouttes, étant nécessaire pour ouvrir une page spéciale du funeste blog. Une rareté organisée, amplifiant l'envie de participer comme l'obtention du saint Graal. Mais si cela devenait viral et que d'autres départements, voire le pays entier s'y mettaient, alors...

José avait donné son sésame à la police ; effrayé par la finalité du défi demandé, il avait renoncé. Lui et ses parents avaient signé une clause de confidentialité et celui ou celle qui était derrière toute cette lugubre mascarade se croyait à l'abri. Ce qui était d'ailleurs le cas pour l'instant. Tous les collègues déprimaient. Qu'un gosse les sorte d'une sacrée impasse les humiliait déjà suffisamment. Sans José, la brigade aurait sans doute mis des mois à trouver le début d'une explication. Mais depuis, rien n'avancé assez vite.

Les informaticiens étaient sur les dents. Ils n'arrivaient pas à bloquer le blog, ni à définir qui se cachait derrière ces appels au suicide collectif. L'hébergeur se réfugiait derrière ses principes de liberté d'expression et autres conneries de ce genre, et ne cédait pas l'identité de son client. Peu importe qu'il y ait des morts, ce n'était pas de son ressort. Il n'était en rien responsable du contenu des pages. Un serveur fantôme et des protections de pro.



© Rosalie EVARD

Suzanne alla se chercher un café au distributeur. Elle essayait vainement de tenir le rythme qu'imposait l'urgence de la situation. Il y avait tout de même quelques traces de caféine dans leur jus de chaussettes. Elle bâilla et se secoua en frottant ses bras. Une migraine se profilait au fond de son œil droit. Se calmer. Son fils Jérémy était-il, lui aussi, en danger ? Il lui avait assuré, hier soir au dîner, que c'étaient des conneries tout ça, que ce bouffon ne lui faisait pas peur et qu'il n'avait aucune intention de passer à l'acte. Si ses camarades étaient des cons naïfs, c'était leur problème. Lui ne suivait pas le premier venu qui lui disait quoi faire de sa vie. Un zena..

Elle l'avait trouvé agressif et trop sûr de lui. Les discussions avec son fils étaient de plus en plus rares et violentes. Un canyon s'était creusé entre eux. Assez rapidement, somme toute. De nouvelles règles lui étaient imposées. Elle n'avait, depuis quelque temps, plus l'autorisation d'entrer dans la chambre de l'adolescent. Elle était à présent fermée à clé, un grand panneau sans interdit et doigt d'honneur placardé pour ne laisser planer aucun doute. Suzanne avait bien conscience de sa lâcheté. Bien sûr qu'elle devrait être plus ferme avec Jérémy, dont les notes chutaient vertigineusement. Son langage de plus en plus irrespectueux nécessiterait un sacré recadrage. Depuis le départ de son père, Jérémy n'était plus dans les clous. Il avait joué un

Sans taf...

temps le chef de famille mais s'était vite lassé. Sa sœur cadette, Charline, semblait avoir pris la chose avec plus de sérénité, malgré son jeune âge. Elle était bien plus mature que lui, mais Suzanne ne la supportait que difficilement. Toujours à pointer les manquements de sa mère et les écarts de son frère, de sa petite voix haut perchée. Une mini séminariste en prêche permanente. Elle n'avait vraiment pas besoin qu'on lui rappelle à chaque instant à quel point elle foirait sérieusement. Ses deux gamins partaient un peu à la dérive et elle, elle était déjà seule sur son canot de sauvetage.

Elle soupira. Pour achever de rendre cette journée supra merdique, elle devait aller voir Marianne Capelli, sa voisine. Lui expliquer que l'enquête piétinait mais demeurait prioritaire. Malgré leur proximité, elle opta pour le portable, préférant éviter le regard effroyable de son amie. La disparition de Juliane depuis une semaine avait rendu Marianne, sa mère, à moitié folle. Aucune piste sérieuse pour retrouver cette très belle jeune fille et une sensation de chaos régnant dans toute la ville. Quelle âme noire avait déployé ses ailes ?

Après ce coup de fil pénible, elle reprit tous les dossiers, en essayant, durant les cinq heures suivantes, de dénicher un lien ou un infime indice pour comprendre ce qui leur tombait dessus. Se massant les tempes, elle inspecta de nouveau ce blog délirant qui semblait de prime abord si inoffensif. Quelle était sa face sombre ? Que racontait-il ? Qui se prenait pour un exterminateur par procuration ? Un ado, un adulte, une fille, un garçon ?

La réunion de toutes les équipes enquêtant sur les deux affaires les plus urgentes – les suicides et la disparition de Juliane – avait tourné, une fois de plus, à la foire d'empoigne. Le manque de résultat, les problèmes de coordination, de collaboration et d'organisation avaient annihilé tout sang-froid. C'était comme voir un immense feu dévorer une bibliothèque de livres rares, en ne disposant que d'un dé à coudre et d'une flaque d'eau pour la sauver.

(suite dans le prochain numéro)

Kate WAGNER

AENJ : Kate Wagner

Stromae : carmen

La prostitution relève du droit chèrement acquis à disposer librement de son corps.

Elisabeth Badinter

La première vague de la pandémie et les mesures édictées pour y faire face ont jeté une lumière crue sur la précarité alarmante dans laquelle se trouve une partie de la population ; parmi eux, les travailleurs et travailleuses du sexe.

À Médecins du Monde, par le biais de notre projet de Prévention et accès aux soins pour les travailleurs et travailleuses du sexe, nous avons observé les conséquences dramatiques de l'interdiction de la prostitution dès le 16 mars 2020. Rapidement, les besoins de base devinrent durs à combler : difficulté à se nourrir, à subvenir aux besoins des personnes à charge, à payer le loyer, voire perte du logement pour celles et ceux qui habitaient dans les salons contraints de fermer. La fermeture des frontières a également empêché le retour au pays de certaines personnes qui ont rapidement plongé dans une précarité d'autant plus grande qu'en Suisse elles ne pouvaient pas toujours compter sur l'existence de réseaux de soutien.

Certes, en Suisse, la prostitution est reconnue comme activité indépendante, ce qui permet à celles et ceux qui travaillent de manière déclarée, et peuvent cotiser (ce n'est pas le cas des ressortissant-es de l'UE au bénéfice d'une autorisation de travail de trois mois), de demander les allocations perte de gains (APG). Toutefois, de nombreux obstacles limitent l'accès aux APG, à commencer par la barrière de la langue et la méconnaissance de ce droit. En outre, aucune aide étatique n'est accessible pour les personnes contraintes de travailler sur le marché du sexe de manière non-déclarée. À l'heure où les salons de massage ont à nouveau dû fermer en raison de la deuxième vague de la pandémie, la situation s'avère pire encore qu'au printemps, puisque la plupart des personnes précarisées par la première vague n'ont pas pu retrouver de situation stable avant la seconde.

Cette précarisation extrême menace également la santé des personnes, notamment celles atteintes de maladies chroniques dont le suivi médical est prétérité par la situation sanitaire. De même, les difficultés financières peuvent entraîner l'arrêt du paiement de certaines factures dont l'assurance maladie, qui représente une des charges les plus lourdes pour toute personne précarisée en Suisse. Or, sans cette assurance, les gens se rendent moins facilement chez le médecin, freinant

ainsi la détection et le traitement d'éventuelles maladies. Par ailleurs, le manque de moyens empêche également nombre de travailleurs et travailleuses de se procurer le matériel de protection contre le virus (masques, désinfectant, etc). Enfin, l'impact psychologique de la crise a été particulièrement fort pour nombre d'entre elles et eux qui se sont retrouvé-es isolé-es, en détresse financière et sans certitude quant à l'avenir.

Pour pallier l'urgence, en collaboration avec d'autres organisations, nous avons mis en place une distribution de bons alimentaires et d'aide financière. Mais les moyens sont limités et ne permettent pas de combler tous les manques notamment en terme de santé. Il est urgent que des solutions durables soient instaurées afin que toutes les personnes travaillant en Suisse, légalement ou non, puissent traverser cette crise de la manière la plus digne possible.

Elisa TURTSCHI

Soundcloud : Zelda Weinen

Thelma Hell : pourquoi je n'écris plus dans ce blog



© Matthieu GAFSOU

Photo tirée du film: Impasse d'Elise SHUBS

Où va notre monde?

On nous a trupés
On va se faire bidonner
Les cloches vont bolsonner
Grâce à un poutch inné

Le dioxyde de carbone nous allons minéraliser
La solution il nous semble que nous avons trouvée
Sans avoir vraiment pensé
Qu'il ait été mieux de ne pas en créer

Comme toujours notre avenir est incertain
Mieux est de ne pas se focaliser sur le lendemain
Même s'il est préférable de gérer son futur
Pour ne pas finir dans le mur

Christophe DUPERRET

Blacko : Monde Malade

Où va le monde?

Dans la vie, il faut se lever,
Se laver, déjeuner, s'habiller,
Travailler, nettoyer, se coucher...
Et tout recommencer...

Moi, je veux m'arrêter,
Je veux flâner, observer, respirer, humer
Mais surtout, je veux rêver...

Dans ce monde numérique où tout fout le camp,
Il est dur de prendre son temps.
Tout est surveillé, contrôlé, filmé,
Classé et fiché...

Tu ne peux pas y échapper,
Tout ce que tu fais est enregistré,
Et bientôt, on pourra t'insulter
Deux fois plus vite grâce à la 5G!
Mais, où va le monde ???

MARY-JO

IAM : La fin de leur monde

Un objet ambigu.

Personne ne peut longtemps porter le masque.
Sénèque

Dans toutes les sociétés le port du masque a lieu dans des situations spéciales et temporaires, pour des finalités sociales voulues et organisées. Il concerne d'ailleurs des personnes au statut particuliers. Or, contrairement au masque ludique, au masque qui dissimule ou au masque rituel chargé de symboles, le masque du Covid ne sert qu'à se protéger et il s'installe dans une routine généralisée à tous et qui le distingue clairement d'autres ports du masques. La protection est ici vis-à-vis des autres, foncièrement suspects d'être contagieux. En Asie, ce type de masque dans l'espace public a jusque-là inversement été utilisé pour protéger les gens que l'on côtoie de ses propres bactéries. Le masque du Covid est un masque de la peur pour soi. Il affiche la méfiance envers les autres et leur méfiance envers nous. Ce faisant, il incarne une suspicion collective. Il n'est en cela ni positif, ni négatif, ni joyeux, ni triste mais, de par son caractère contraignant, il perturbe les relations sociales à un point jamais atteint et avec une rapidité impressionnante.

L'idée normative imposée selon laquelle le masque nous protège du virus, c'est ce que des instances de décision et de pouvoir veulent amener la population à penser mais les nombreux et virulents débats autour de son utilité indiquent que cela n'est peut-être pas le cas. Quoi qu'il en soit, le dialogue social n'est pas détruit mais considérablement amoindri avec ce masque imposé dans la mesure où son port oblige à abrégé l'échange et, comme je l'ai dit, notre apparence incomplète et méfiante ne favorise pas une communication optimale et chaleureuse, même si l'on peut essayer de compenser ce fait par l'intonation de sa voix et une gestuelle tactile prudente. Les études montrent l'importance du toucher dans la vie et la peur exprimée par le port du masque réduit ce toucher.

Les cultures étant par nature dynamiques et innovantes, si le port du masque du Covid perdure il fera nécessairement l'objet de manipulations sémantiques. Cela a déjà commencé avec le masque esthétique qui, dans la logique de la mode, veut poser une distinction, celle de son individualité, comme le vêtement nous permet de nous poser comme un individu particulier dans la masse. Ce masque a ainsi été rattrapé par le marketing et son esthétisation distinctive ne fera qu'augmenter, tout comme le commerce autour de son usage. Comme avec la



© Pierre FILLIEZ

mode, on peut ainsi penser se singulariser tout en faisant partie de la masse qui fait de même avec le même objet... Un nouvel individualisme de masse se dessine.

Les expressions faciales sont très importantes lors des interactions sociales. Elles nous permettent de signifier des choses de façon non-verbale et de se faire une idée de l'état d'esprit de nos interlocuteurs qui émettent comme nous constamment des signaux faciaux, des mimiques volontaires ou non. Le port du masque constant dans l'espace public nous prive de ce décodage automatique, et du coup d'une dimension fondamentale de la communication non-verbale : la reconnaissance visuelle. Pire encore, il ne permet pas d'exprimer nos bonnes intentions avec le sourire, un aspect majeur des relations sociales qui alimente la qualité des interactions. Cette impossibilité de lecture du visage de l'autre ne favorise pas la confiance réciproque et c'est à mon sens plus grave dans les interactions à deux ou guère plus que lors de grands rassemblements, car dans ce cas, il y a de toute façon un certain anonymat de foule, et ceci d'autant plus que l'objet de l'attention est extérieur au public.

Dire qu'il déshumanise, c'est aller un peu loin car ce sont surtout des relations sociales publiques qui sont concernées et dans celles-ci nous avons de toutes façons appris à jouer des rôles avec la conscience que nous les interprétons pour paraître



© Pierre FILLIEZ

ou signifier ceci ou cela. Le masque ne peut gommer nos différences car chacun le porte en toute conscience de la contrainte qui l'impose, soit en pensant qu'il est utile, soit en considérant qu'il ne sert à rien, mais il est désormais un nouvel objet temporairement incontournable du jeu social. Il oblige à se conformer à des règles imposées en attendant qu'elles passent. Il y a par contre une gigantesque uniformisation visuelle des individus dans le port du masque dans la sphère publique. Nous nous présentons aux autres de façon incomplète, presque anonyme. Le statut du corps est changé et cela peut favoriser des actes de transgression, car avec ce camouflage on ne perçoit plus vraiment qui on a en face de soi. La banalisation de cette pratique risque de générer un désintérêt pour ses contemporains, amplifié par l'idée qu'ils constituent un risque pour nous.

Christian GHASARIAN

2CELLOS : *The Show Must Go On*

La vie d'artiste.

L'artiste est celui qui nous montre du doigt une parcelle du monde.
J.M.G. Le Clézio

En ce moment les temps sont durs pour la culture. Les artistes n'ont plus de voix.

Il reste internet pour se vendre, mais il n'y a plus de contact humain. Partager sur scène notre art reste le plus convivial. Nous avons besoin de vous et vous de nous car les temps sont durs et nous devons nous tenir les coudes. Nous ne savons pas de quoi sera fait demain mais nous espérons nous revoir. Faire de la musique pour soi c'est bien mais la vraie joie, c'est de la partager ensemble. Nous devons nous soutenir entre artistes et utiliser nos plateformes. Quand le bal réouvrira, ce serait beau que nous dansions ensemble. Heureusement que la technologie existe et que nous pouvons en profiter pour partager notre musique avec vous, grâce à des lives sur YouTube ou bien, tout simplement, grâce à Spotify.

Mais le plus important reste le partage si on n'en est plus de l'art.

VILO

WhiteCubeRecordsTV



Derrière les murs...

Femmes migrantes au temps du Covid-19

Une lutte politique qui ne place pas les femmes au cœur de celle-ci, au-dessus, au-dessous et à l'intérieur, n'en est pas une.

Arundhati Roy

*Derrière les murs*¹ réunit 24 récits de femmes qui, sans se connaître, ont en commun d'avoir vécu l'exil pour des raisons souvent traumatisantes. Toutes vivent en Suisse, sauf Léocadie, requérante d'asile expulsée à Londres en juillet 2020 après avoir vécu quelques mois dans le centre fédéral pour requérant-e-s d'asile de Muttenz (Bâle campagne).

Ces migrantes qui vivent parmi nous ont rarement la parole ; on ne les voit pas. Et pourtant, tout le monde le sait : elles sont en première ligne dans les soins, le nettoyage, la vente, tous ces métiers si mal payés, mais indispensables à la vie. Comment ont-elles vécu la pandémie? Quelles étaient leurs craintes, leurs difficultés, mais aussi leurs espoirs ?

Certains parcours sont lourds, mais il y a comme un fil rouge qui passe d'un récit à l'autre. Ce qui frappe dans ce livre, ce sont les ressources qu'ont trouvées en elles ces femmes qui racontent ici comment elles ont vécu le confinement, souvent seules, loin de leur famille restée au pays. Aucune de ces femmes ne se présente comme une victime, toutes sont des battantes - pas des militantes à proprement parler -, mais des femmes fortes, qui luttent pour elles, pour leurs proches et moins proches. Leur façon de raconter la solitude, la peur de ne plus jamais revoir leurs enfants, la peur de tomber à l'aide sociale, de ne plus pouvoir aider leurs proches, mais aussi les solidarités, l'aide concrète qu'elles ont réussi à mettre en place en plein confinement, c'est bouleversant.



Pour garantir à toutes une parole libre et authentique, sans mettre en danger celles qui ont un statut parfois très précaire, les auteures du livre ont demandé que chaque femme choisisse un prénom d'emprunt et propose une photo de quelque chose qui la caractérise, mais pas un portrait.

Mine, qui vit à La Chaux-de-Fonds, vient de Turquie. Les masques qu'on voit sur la photo qu'elle a faite, c'est elle qui les a cousus. Pendant le confinement elle a appris que les réfugié-e-s qui vivent dans des camps en Grèce n'avaient pas de masques. Elle raconte comment elle s'est organisée pour en fabriquer et les envoyer dans ces camps.

Quand j'ai rencontré Odette cet été, j'ai été très impressionnée par sa capacité de dire avec des mots simples et tellement justes comment elle a fait face. Elle a eu très peur de perdre son permis B parce qu'elle ne gagnait plus assez, très peur aussi pour deux de ses enfants restés au Congo, qu'ils attrapent le virus, ou pour sa fille qui est aide-soignante en France où ils manquaient de masques. Elle aussi s'est organisée pour en trouver ici et les lui envoyer.¹

En donnant la parole à ces migrantes nous voulions lever un voile sur ces vies dont on ne parle guère, mais je n'imaginai pas une telle richesse. La solidarité, la créativité, la capacité de résilience qu'elles ont en elles, c'est magnifique. Elles m'ont beaucoup appris. Une véritable leçon de vie. Oui, c'est un très beau livre. Emouvant.

Marianne EBEL

¹La Marche mondiale des Femmes/Suisse a édité ce livre en octobre 2020 à l'occasion de la clôture de la 5^{ème} Action planétaire de la MMF. Vous le trouvez en librairie ou en écrivant à info@marchemondiale.ch.

Grand Corps Malade : Au feu rouge

Mandrill

Rien ne vient de moi. Tout vient de ce que je sais recueillir.

Marc Ferrario

Né en 1982, Marc Ferrario, illustrateur plus connu sous le nom de Mandrill a créé le tableau dont est tirée la couverture de ce numéro. Étonnamment, ce nom d'artiste vient de sa façon de danser légèrement simiesque et d'un zona qu'il a contracté à l'âge de 18 ans, donnant de jolies nuances rouges et bleues à son visage.

À quatre ans et demi, à la crèche, il déclare déjà vouloir devenir dessinateur de bandes dessinées. À 5-6 ans, sans vraiment savoir lire, il analyse les images de Pezi ou de Thorgal et compare les façons de dessiner. Jusqu'à l'âge de dix ans, il ignore qu'il est daltonien. Par la suite, il s'oriente vers le noir et blanc ou le sépia. Il dessine avec de l'encre Ecoline qui donne des couleurs flashantes. Grâce à Photoshop, il découvre des techniques qui pallient ce handicap. Dans le domaine professionnel, son hyperactivité se révèle un avantage, lui procurant une énorme capacité de production. Il a tendance à travailler jusqu'à s'écrouler sur sa table. L'influence de ses racines italiennes s'affirme au fur et à mesure de son avance dans le temps. Historien d'art, il a redécouvert la Renaissance, l'effervescence des artistes florentins, toscans ou milanais. Malgré sa filiation piémontaise, il comprend un peu l'italien mais ne le parle pas. Pur Suisse, il a fait son armée dans ce pays qu'il aime, dont il apprécie l'esthétique. Il parle avec un accent neuchâtelois à couper au couteau, mais avec les mains.

En histoire de l'art, il étudie Erwin Panofsky, Ernst Gombrich mais, après coup, il apprécie Nathalie Heinich, une sociologue, Laurent Danchin, écrivain spécialiste de l'art brut et Krzysztof Pomian, créateur du concept sémiophore. Ses études d'anthropologie lui apporte principalement un outil d'analyse des autres livres qu'il choisit après vérification des sources. La sémiologie lui apprend comment créer une mythologie à partir d'éléments complètement profanes profanes et affine ses naturelles capacités d'analyse qu'il utilise quotidiennement au niveau de l'image. La théologie lui donne les clés pour comprendre les racines de la religion et combien les artistes italiens étaient des illustrateurs de thèmes bibliques.

Pour les films qui l'ont inspiré, il cite, en vrac, Dark Cristal, l'univers étendu de Star Wars, S.O.S Fantômes, Brazil, Stargate et l'animation japonaise. Pour les livres, dès l'âge de 10 ans, Jules Verne le marque profondément. Ado, il découvre les



romans d'anticipation, Orwell, Huxley. Il se souvient encore d'un vieux Pinocchio italien, avec des illustrations peintes, que lui racontait sa grand-mère. Pour la bande dessinée, Variations de P'tit Luc l'hallucine avec son univers de rats bizarres, Nabuchodinosure de Roger Widenlocher l'influence énormément à ses débuts, sans oublier Les fous d'Arkam de Dave McKean, le Lama blanc d'Alejandro Jodorowsky. Pour les mangas, Akira reste l'œuvre maîtresse et, à égalité, mais dans un genre différent, Gunnm, avec son univers cyberpunk. Plus tard, il a eu la chance d'être accueilli par un Totoro géant en peluche, pour une visite sur rendez-vous des studios Ghibli, musée installé dans une petite maison japonaise très kitch.

À 16 ans, pour son travail de Maturité, Mandrill a choisi Léonard de Vinci parce qu'il est le seul à être parfaitement pluridisciplinaire, l'esprit le plus vif de son époque et le premier à observer la nature pour la dessiner. Le second artiste de la Renaissance qui l'a marqué est Michel-Ange. Il considère que la peinture, qui représente mieux le Moyen-Âge, est la peinture torturée et foisonnante de Jérôme Bosch. À notre époque, même si la liste des artistes qu'il apprécie est longue, il cite Kim Jung, un illustrateur coréen, Akira Toriyama, le dessinateur de Dragon Ball, les frères Schuiten, les peintres Tanaka, Katsu Hiroto et John Howe avec qui il a eu la chance de travailler. Il mentionne aussi les richesses du Street art et un génial dessinateur suisse, José Roosevelt.

A l'âge de 21 ans, Mandril possède enfin un vieux PC et une connexion internet. Il dépense un millier de francs pour obtenir la licence de Photoshop 3 et achète une grosse palette graphique. Il commence l'aventure numérique en présentant, sur son site www.mandril.ch, son travail analogique. Il apprend à combiner les deux techniques. A partir de 24 ans, il arrive à créer, de toutes pièces, ses illustrations sur l'ordinateur. A l'heure actuelle, il utilise de l'aquarelle, du rotring, des marqueurs Posca et de l'Ecoline. Même s'il imprime des séries, il rajoute toujours un détail qui rendra le tirage unique. Pour travailler, il dispose de milliers de photos diverses et variées. L'œuvre, qui lui a demandé le plus de boulot, La Sainte Face, un christ végétal, lui a pris 600 heures. En travaillant, éclectique, il écoute autant de la musique médiévale, Eric Satie que du jazz, de l'électro ou de l'ambient, mais plus de rap et point de métal.

Mandril a dessiné un bon nombre de pochettes musicales pour des groupes aux styles différents, a réalisé des clips et a procuré de nombreux visuels pour des VJings. Alors que ce n'est pas du tout son univers musical, l'esthétique des pochettes de disque d'Iron Maiden. Avec l'association eeZee, il a créé des tee-shirts, des pulls, des sacs et des dessous de verre.



Touche-à-tout, il réalise autant des bd que des affiches, des couvertures de livre ou de magazine. Il travaille souvent pour des associations qu'elles soient écolos, ethnos, scientifiques ou autres. Pour les installations artistiques ou les objets en 3D, il se charge de la partie créative. Cerveau droit, il laisse l'aspect technique et logistique à des collaborateurs possédant un bon cerveau gauche. Dans l'avenir, conscient que cela demande un réel investissement, il a très envie de créer un jeu vidéo avec son univers. Avec l'expérience acquise avec ses court-métrages, ses clips et ses stop motions, il désire réaliser un film avec de réels moyens et une équipe payée. Il aimerait créer un livre pour enfants, un Pinocchio à l'opposé de l'univers Disney.

Capable de se déguiser en monstre poilu ou en sirène, Mandril aime le délire, la farce, le grotesque, le carnaval, les masques, les prothèses en latex. Il assume son petit côté histrionique.

Grâce à des bourses, Mandril a pu récemment habiter dans un appartement-atelier parisien et a vécu à Bruxelles, au Caire et à Shangai. Il a voyagé à Montréal, à New-York, au Mali, en Egypte, en Chine jusqu'aux portes du Tibet, au Japon. La découverte de la pureté du désert, cette absence de l'homme face au ciel, l'a fait halluciner. A l'heure actuelle, il a envie de visiter les steppes mongoles, les déserts mexicains et américains. Pour lui, voyager est fondamental.

Conscient du problème écologique et de ses interactions avec la géopolitique et la science de haut niveau, il peut concevoir qu'un hélicoptère dépose un nid et d'un œuf géant de trois mètres composé de plus de 500 oiseaux en plastique sur la Tour de Diesse, ramasser les piles abandonnées dans la rue et planter régulièrement des arbres. Depuis tout petit, il sauve les insectes qui se noient, les escargots en mauvaise posture. A chaque fois qu'il a l'occasion de sauver la vie, il agit.

Dans son travail d'enseignant, il a apprécié les rapports avec la nouvelle génération, la découverte des contradictions sociales et politiques de ses élèves, les échanges musicaux et la transmission de ses savoirs culturels. En continuation de cette expérience, il pense sérieusement à lancer des live YouTube, tous les mercredis. Il proposera des lectures, des discussions autant sur PNL ou les Gafa que sur les sociétés de castes en Inde ou l'esthétique macabre. Il compte recevoir des amis universitaires de haut niveau, répondre aux questions de jeunes auditeurs, présenter des exposés et proposer des petits séminaires. En attendant, il produit ses Apocadrils, petits formats



vidéo vulgarisateurs sur internet dans lesquels, il aborde des sujets aussi divers que l'alchimie occidentale et la transmutation de l'énergie sexuelle dans le Taoïsme ou Michel Onfray, avec une approche 2.0. pour les rendre plus funs. Grâce à Tipee, site collecteur d'argent, une quarantaine de personnes le soutiennent en finançant cette aventure épistémophile et valident une réelle reconnaissance.

La philosophie des arts martiaux l'oblige à une bonne hygiène de vie. Il fait attention à son alimentation, boycotte la nourriture industrielle et mange bio. Ses plats préférés sont un émincé de veau au curry, avec de la banane au beurre, cuisiné par sa maman et les plats japonais, principalement les soupes aux nouilles et au miso. Il est accro au sirop de sureau bio et ne boit pas d'alcool fort. Il pratique quotidiennement une heure de sport minimum. Shangäi, où la vision des expatriés consommant aussi bien de l'herbe himalayenne que de la cocaïne, des amphétamines thaïs, de l'extasy ou de l'opium, l'a dégouté à tout jamais des drogues.

A la question «où va notre monde?», il répond que nous allons vers un changement de paradigme. Dans la grande cyclologie du Temps, après l'Âge d'or, d'argent, d'airin, de fer, nous sommes dans le Kali Yuga, l'Âge du démon Kali en lien avec la déesse Kali, la Destruction. Il prévoit une guerre de l'énergie et une révolution avec de graves dégâts. Sans être marxiste, il pense que le Capital va encore amasser au maximum de sa phase terminale. Avec les lunettes de réalité augmentée, il imagine



un monde où l'être humain va se retrouver projeté dans un monde payant où il pourra voir tout ce qu'il a détruit en ultra haute définition de manière virtuelle. Il affirme que la destruction du monde est coextensive au Capital. Après la disparition des abeilles, il faudra payer pour que des hommes ou des robots viennent polliniser les champs. Si l'eau ou l'air se révèlent trop pollué, il faudra passer à la caisse pour boire ou respirer. Retrouver un autre monde, où se pratiquerait le troc, ne le dérange en aucun cas. Il envisage un effondrement global après un conflit mondial, ce qui poserait le grave problème de la non-gestion des centrales nucléaires et qui pourrait nous entraîner dans un monde à la Mad Max au carré. Il espère que, sur les cendres post-apocalyptique, renaîtra un nouvel Âge d'or où une nouvelle humanité, ayant appris de ses erreurs, se reconnectera aux astres, à la nature en partie détruite et retrouvera une nouvelle conscience encline à un amour du prochain.

Pour Mandril, adepte de la sophia perennis, dans toute doctrine spirituelle, la quête de l'unité n'est pas à confondre avec l'uniformité.

T.F.

Illustrations: © Mandril

Prolongez la découverte de ce volubile illustrateur philosophe avec les podcasts Mandril qui vous attendent ici (cliquez...):

- 1 - De l'enfance à Jérôme Bosh
- 2 - Des illustrateurs à l'exosphère
- 3 - Des aborigènes à l'âge du Verseau

Caméra en direct.

L'excitation est le fondement de l'érotisme, son énigme la plus profonde, son mot-clé.

Milan Kundera

Nous vivons aujourd'hui dans un monde connecté, non seulement à toute heure du jour et de la nuit, mais aussi partout. La puissance d'Internet se fait sentir dans tous les domaines de nos vies jusqu'à ses recoins les plus intimes, comme ceux de notre sexualité. Si le travail du sexe se voit coller l'adage d'être « *le plus vieux métier du monde* », il n'est pas étonnant que ce dernier se modifie à l'ère du numérique.

Nous connaissons aujourd'hui une version totalement numérique du travail du sexe. Il se pratique en ligne sur Internet et se nomme livecam (caméra en direct). En ligne, la clientèle rencontre celles que l'on nomme les "modèles", mais aussi les "performatrices" ou encore les "camgirls" (filles de la caméra). Comme pour le travail du sexe de rue, les prestations sont majoritairement réalisées par des femmes et consommées par des hommes. Mais qui sont ces personnes qui les pratiquent et les achètent ? Comment cela fonctionne-t-il ?

Il existe deux grands types de sites sur lesquels il est possible de trouver des prestations de livecam : soit des sites "Freemiums" sur lesquels tout le monde peut proposer du contenu en ligne (amatrices-teurs ou travailleuses-eurs du sexe indépendant-e-s), soit des sites appelés "Premiums" qui travaillent directement avec des studios professionnels. Majoritairement basés en Roumanie, ces studios s'occupent du recrutement et de toute la logistique entourant la réalisation des prestations en ligne : coiffure, maquillage, cours de langue, costumes, etc. La majorité des femmes travaillant sur des sites Premiums se localisent en Roumanie, mais également en Colombie. Pour les Freemiums, la répartition est plus éparse, mais pour l'ensemble des sites, la clientèle se situe majoritairement dans des pays dits à revenus élevés : en Europe, au Japon et en Amérique du Nord.

Au niveau financier, l'industrie du livecam génère environ 10 milliards de dollars par an dans le monde. Mais si ce milieu soulève autant d'argent, que gagnent réellement les personnes qui y travaillent ? Si une petite poignée de célébrités du livecam connaissent des revenus colossaux, la moyenne se situe plutôt aux environs de 2700 francs suisses par mois.

Ces derniers mois, la pandémie que nous connaissons a contribué à augmenter les demandes pour des prestations de



© **Untitled conversations** : Maïa IZZO-FOULQUIER

Thierry Schaffauser : Dernier hommage à Maïa/Thelma



Les flocons

livecam. Durant le premier semi-confinement, en Suisse, les demandes pour le terme « camgirl » ont été jusqu'à trois fois supérieures sur le moteur de recherche Google. Si ces prestations connaissent un véritable boom depuis 2015, il est difficile de savoir ce qu'elles nous indiquent. Que vont-elles concrètement modifier dans nos comportements intimes ? Quelles influences le numérique a-t-il sur les pratiques sexuelles ? S'il est possible d'assister actuellement à une véritable révolution qui permet non seulement à la clientèle de rester discrète en consommant ce type de service à la maison, il en va de même pour les performeuses qui ne pratiquent plus dans la rue... même si nous savons que ce qui se réalise en ligne est susceptible de ne jamais être vraiment effacé.

Salomé DONZALLAZ

Saez : Webcams de nos amours



© Gilles NEUENSCHWANDER

Que notre monde soit en crise – au point de remettre en question la possibilité d'une vie consciente sur Terre – ne diminue en rien l'émerveillement du moment présent.

Joanna Macy

Marcher
dans la Chaux-de-Fonds hivernale
comme dans un calendrier de l'Avent

Avec sur les toits, les haies, les escaliers et barrières
de la neige véritable
qui tient et très vite transforme
tout trottoir en patinoire
avec, entre les tas grisâtres et les zones poudreuses où le
pied encore accroche
de dangereuses croûtes de glace

« Tu feras gaffe, pas te foutre sur l'toit »
lance une vieille femme, pommettes rouges
au bambin que l'on guide

Il aura deux ans et demi à Noël
et il faut, pour qu'il avance
shooter au-devant de lui un bloc de neige durcie
après lequel il court, fou-heureux
mû du désir de shooter à son tour

C'est lui, qui, tout à l'heure
d'un bonhomme de pâte montrait
la face arrière, avant
me déclarant : « il a deux têtes »

J'ai moi aussi deux têtes
une pensée arrière et une pensée avant
des humeurs qui montent à m'en barrer l'âme

Devant chaque neige, désormais
se demandera-t-on si c'est la dernière ?

Cet enfant-pousse-de-sapin
lorsqu'il sera en taille de s'adresser lui-même à de petits enfants
dira-t-il : « Quand j'étais petit j'ai vu, j'ai touché la neige ? »

Son âge d'aujourd'hui, ses yeux attentifs sous le bonnet d'hiver !
ne rien savoir à propos du futur
ne s'inquiéter ni de la direction prise, ni de celle à prendre
traîner comme lui le pas, flâner
observer les arbres, les chiens, les enfants plus âgés et poser
mille questions

Quel monde pour demain ?

Tandis que j'ai, pour ma part
à transporter partout cette pierre d'angoisse
qui sans cesse demande si l'on peut
agir encore, modifier
le désastre en cours

Mâchonnant des mots de philosophes, je reprends ma pierre
et par la main mon enfant
mes sacs de courses – attention à la circulation, il faut traverser
au passage piéton

Elle s'est remise à tomber, la neige
exactement comme si elle n'était pas condamnée
Ils tombent très simplement, les flocons d'ici
maintenant
qui d'heure en heure changent
le visage de la ville

Antoinette RYCHNER

Antoinette Rychner : l'autrice

Henri Dès : Il neige dans mon jardin



©Matthias GNEHM

La fin du monde n'est pas encore pour demain.

Tite-Live

Quel monde pour demain ? Nombreux sont ceux, milieux économiques, responsables politiques ou simples citoyens, qui espèrent sortir de la crise, refermer la parenthèse du coronavirus et retrouver le cours habituel des événements.

Cela pourrait bien, cependant, demeurer un vœu pieux. Le réchauffement climatique, loin d'être sous contrôle, et la fonte du permafrost qui en découle, la déforestation en Amazonie, l'empiètement continu de l'homme sur la nature risquent fort de nous confronter à d'autres virus, à d'autres zoonoses, à d'autres catastrophes autrement plus meurtrières au cours des années et des décennies à venir. Nous entrons de toute évidence dans une ère d'incertitude, de confrontation à notre mortalité et à nos responsabilités d'une acuité que l'humanité n'a peut-être encore jamais connue.

Face à ces défis, que chacun perçoit de façon plus ou moins consciente, la diversité des attitudes est aujourd'hui déjà perceptible.

La première est celle du déni, sous des formes diverses : espoir aveugle d'un retour à « *la normale* » ; assimilation du coronavirus à une simple « *grippette* » ; refus des mesures de sécurité collectives, du port du masque, de la distance sociale au nom d'une prétendue liberté individuelle, etc.

L'incapacité humaine à supporter l'incertitude provoque d'autres réactions encore. Jadis, c'est la religion qui donnait sens aux événements traumatisants. De la grande peste au XVe siècle au tremblement de terre de Lisbonne au XVIIIe siècle, l'explication apaisante était toujours la même : il s'agissait d'une punition divine, ce qui ouvrait la porte à l'espoir, à la rédemption par l'expiation. Aujourd'hui, les tentatives de rationalisation se sont laïcisées : ce sont les interprétations complotistes, le dénigrement des autorités et des spécialistes contraints d'avancer par tâtonnement, par adaptations successives au gré des expériences cumulées. Il s'agit toujours de se rassurer, de chasser le spectre de l'incertitude, mais de façon plus désespérée peut-être.

Et si cette nouvelle ère était en fait celle d'une crise de l'individualisme contemporain ? L'Occident – auquel je me limite ici – a connu, au cours des derniers siècles, un formidable essor de la conscience individuelle. En politique, le passage de l'Ancien Régime à la démocratie a transformé le sujet en citoyen ; en



© Manon TURIN

religion, le fidèle catholique, soumis à la hiérarchie ecclésiastique, a vu apparaître le croyant autonome protestant, aux rites collectifs s'est substituée l'intériorisation des normes ; aux mariages arrangés ont succédé les mariages d'amour librement consentis, etc. Le XXe siècle, après un dernier (?) sursaut de régimes autoritaires, voire totalitaires, a connu le développement de la consommation de masse et le citoyen s'est peu à peu mué en consommateur appliqué à la satisfaction de ses besoins, plus soucieux de ses droits et de ses plaisirs que de ses devoirs. C'est ce « *néo-individualisme de type narcissique* »¹ qui contribue plus que tout autre à ce que la situation actuelle paraisse insupportable.

A l'inverse, on voit poindre aussi des promesses de dépassement. Les Jeunes pour le climat luttent contre le réchauffement, rejoints dans leur combat par les Aînés pour le climat. On assiste à une renaissance des réseaux de solidarité, intergénérationnelle ou autre. Des consciences s'éveillent et s'appliquent à vivre de façon responsable. Laquelle de ces tendances l'emportera ? Difficile à dire aujourd'hui. Ce qui est certain, c'est que c'est là l'enjeu majeur des années à venir.

Daniel ZIEGLER

¹ cf. Gilles Lipovetsky, *L'Ere du vide*

Où allons-nous?

Où va notre monde ?
Que faire quand le ciel se réveille
jusqu'au moment où il se couche,
autre que de regarder le feu,
le feu qui botte en touche,
la flemme intérieure qui bosse
pour nous faire passer le jour,
la flemme qui nous brûle
quand notre monde a besoin d'une douche.
L'attente est longue et on n'a pas de boussole.

Où allons-nous
si loin de nos terres, si loin du sol?
Pourquoi courir tout droit dans le mur
Quand nous pouvons voler par-dessus?
Pourquoi mourir sans que l'amour
Nous dise au revoir au pied du lit?
La solitude et l'incertitude ne sont pas individuelles.
Dans cette galère, nous pagayons tous
pour quitter cette mer cruelle.
Je ne suis pas moi, et toi non plus,
si nous ne sommes pas nous d'abord.
Ton pain et le mien sont les mêmes pains,
Ce sont juste d'autres chicots qui le mordent.

Ne t'en vas pas,
donne-moi la main
et pose-toi la question:
seras-tu seul si t'ouvres les yeux
dans cette grande foule qu'est notre monde?
Le mur est là, à nous de dribbler et avoir comme but
de marquer l'histoire et le temps
par une paix d'après dispute.

Olivier MITSOU

La Femme : Où va le monde

Demain sera-t-il pire qu'aujourd'hui ?

Le pire, c'est quand le pire commence à empirer.

Quino

A la fin de la deuxième décennie du XXIème siècle, une pandémie s'est invitée parmi nous. Ce n'est pas la première. Mais celle-là a frappé une population qui n'était plus préparée à pareil événement. Notre obsession de la sécurité, nos manies de nous assurer contre tous les risques sont allées à fin contraire. Au lieu de nous prémunir, elles nous ont bercé d'illusions. Nous avons vécu dans une chimère ; les virus ne pouvaient plus nous atteindre. Certes, celui de la grippe nous gratifiait chaque année d'une ou de deux visites. On s'était habitué. Depuis le temps, il ne faisait plus peur. Les issues tragiques étaient banalisées. Les victimes étaient souvent âgées. Par ailleurs, le vaccin permettait une prévention efficace.

Alors le 16 mars 2020, le silence assourdissant de l'entrée en semi-confinement a rendu notre environnement méconnaissable. Les repères se sont envolés. Il a fallu réapprendre à vivre en société. L'Autre, mon semblable, devenait un objet de méfiance. Ami ou ennemi ? Porteur du virus ou non ? Même les proches se sont mués en suspects. La convivialité d'avant est devenue source de problèmes. Bannies, la poignée de main et la bise ont fait place à des codes balbutiants : inclinaison du torse, check du coude... Non sans ironie, certaines recommandations prètent à sourire : porter le masque non utilisé sur le coude, se saluer en se touchant le coude et... éternuer dans le coude.

Il a pourtant fallu s'y faire. La manière de vivre les relations sociales a changé. Le principal vecteur de la Covid-19 est l'être humain et les manifestations habituelles de fraternité, de tendresse, voire d'amour peuvent être porteuses de maladie et même de mort.

Tous les lieux ou les formes de rassemblement sont susceptibles de devenir vecteurs du virus. Le bistrot, le cinéma, le théâtre, la place de jeux, les spectacles musicaux, sportifs, ces lieux de réjouissance, que l'on aime bien et visite plus ou moins assidûment, ont été déclarés dangereux. Leur fréquentation a été régulée, contrôlée, voire interdite. Le virtuel est devenu en peu de temps notre réalité. Après des décennies de culture du travail, exercé dans des espaces communs, surveillés, chronométrés, nous avons été encouragés à travailler à domicile, comme les artisans horlogers ou tisserands au XVIIIème. Le monde à l'envers.



© Marie-Morgane ADATTE

La fragilité du bâti humain saute maintenant aux yeux. Nous avons besoin d'être rassuré et la protection mise en place devient notre principale faiblesse. La civilisation actuelle a beaucoup de leçons à tirer de cette crise, à commencer par un certain retour à la modestie. Un virus, d'une dimension infinitésimale, a terrassé nos existences orgueilleuses. Nos manières de concevoir, d'appréhender notre environnement avec la prétention de savoir et surtout de dominer montrent notre insolence collective.

Notre mode de pensée imprégné de science a montré ses limites. Le vaccin, attendu tel un messie au XXIème siècle, pourrait réserver quelques surprises. Nous ne devons pas nous bercer de nouvelles illusions, car son essence est humaine !

René KNÜSEL

La chronique de Constance : Le monde d'après ça vous plaît ?

GIMS : Le Pire

Un réveil au présent

Victime d'un sort, lancé par une rivale jalouse, dans les années cinquante, Aurore, jeune étudiante en lettres à l'avenir prometteur, sombra dans un profond sommeil. La médecine se révéla impuissante pour la sortir de sa léthargie, et grande fut la perplexité des praticiens qui se penchèrent à son chevet, leur patiente ne présentant, au fil du temps, aucun signe de vieillissement ou de dépérissement, alors qu'elle n'était ni intubée, ni perfusée. Elle dormait. Voilà tout !

Un matin, il y a un peu plus de deux ans, un jeune interne d'origine congolaise entra, par curiosité, dans la chambre de l'hôpital lausannois où l'endormie était suivie depuis son étrange assoupissement. Touché par la douceur du visage qu'il découvrit, il fut tenté d'y poser ses lèvres. Il se contenta, par pudeur, de le toucher avec douceur. C'est alors qu'Aurore ouvrit les yeux ...

La jeune femme eut un mouvement de recul. Non de frayeur mais de stupeur ! Elle n'avait jamais vu d'Africain d'aussi près ! De son temps, dans sa ville, il était rare d'en croiser. Elle se ressaisit. Bien qu'hébétement, le bonhomme avait l'air bienveillant. Une infirmière fit soudain irruption. Elle était noire, elle aussi ! Elle criait, les bras tendus vers le ciel. L'étudiante se demanda dans quel pays elle venait de se réveiller. C'est alors qu'une deuxième infirmière entra. Celle-là était blanche, mais parlait avec un drôle d'accent. Aurore apprit, par la suite, qu'elle était québécoise.

Trois jours plus tard, Aurore était bouche bée devant les images du téléviseur HD qu'on lui avait installé. Elle jouait sans répit avec la zapette, parcourant, avec une insatiable curiosité, les centaines de chaînes, s'abreuvant d'images. Elle était subjuguée par certains films, spectacles ou émissions, mais choquée par la détresse en direct du monde, déboussolée par des séquences où, pour elle, niaiserie et vulgarité rivalisaient avec violence et cupidité. Cet univers semblait hostile. Elle sentit l'anxiété l'envahir.

Lors de sa première sortie en ville, Aurore fut ébahie par la diversité des visages, captant, de-ci de-là, des bribes de langues méconnues; stupéfaite par la disparité bigarrée des vêtements, surprise par la dégaine, parfois provocante, des adolescents, casquettes visière à l'envers, marchant le nez vissé sur leur bidule connecté. Elle éclata de rire en voyant celui dont le pantalon, porté comme un sac, laissait entrevoir ses fesses, puis s'arrêta, interdite, devant une gamine maquillée, nombril à l'air. Elle se demanda pourquoi nombre de magasins affichaient le mot *Sale*, alors qu'ils avaient l'air propres.

Aujourd'hui, Aurore n'a plus peur. Elle a appris que les femmes avaient le droit de vote, vu qu'en surface les choses avaient changé, mais constaté, aussi, qu'au fond, les gens étaient restés les mêmes, en quête d'amour et de reconnaissance. Aurore va épouser l'interne qui l'a réveillée. En trouvant l'amour, elle a aussi trouvé sa place. Elle poursuit ses études, à distance, pour se protéger du virus.

Georges POP



© Manon TURIN

Beaucoup de bruit pour rien

Ça donne l'impression d'une démocratisation du contrôle : tout le monde devient acteur et victime de ce procédé là.

Alain Damasio

Depuis le début de la crise sanitaire, des outils de traçage de contact numérique comme SwissCovid se sont imposés comme une triste réalité. Ils permettent au téléphone d'alerter l'utilisateur s'il a été en contact rapproché avec une personne qui a été testée positive à la COVID-19. Les annonces récurrentes faites au sujet de SwissCovid donnent une image bien idyllique d'une success story irréfutable. Qu'en est-il vraiment ?

Examinons tout d'abord les conditions pour qu'elle soit utile dans un contact.

- si le contact se fait à une distance de 1.5m, le téléphone parvient à le détecter avec une chance sur deux.
- si les personnes bougent en permanence, la probabilité supplémentaire de détecter un contact de 15 minutes au total est d'une chance sur deux.
- il faut que la personne testée positive ait reçu un code covid et l'ait saisi sur son application. C'est le cas d'une personne sur huit.
- il faut que la personne contaminée par ce contact utilise SwissCovid. C'est actuellement le cas pour presque une personne sur quatre.
- enfin, ce n'est utile que si l'alerte de SwissCovid arrive avant celle d'un traceur de contact, ce qui est le cas une fois sur huit au maximum.

Ainsi donc l'alerte sera utile dans un cas sur 1000. Cette efficacité se paye en termes de fausses alertes. On ne sait pas grand-chose à ce sujet mais on sait qu'environ une mise en quarantaine sur 20 est provoquée par SwissCovid.

Qu'en est-il de la sécurité ?

Il est actuellement très facile, avec peu d'équipement, d'injecter à distance sur le téléphone de quelqu'un une fausse alerte. Cela permet à un compétiteur de pousser un concurrent à s'isoler (ou du moins de le stresser) ou à un étudiant paresseux d'annuler un cours ou un examen. En s'auto-injectant une fausse alerte, on obtient également un prétexte en or pour échapper à un repas barbant. Quid de la vie privée ?

Comme SwissCovid rayonne en permanence, on peut suivre les gens à la trace au moyen d'un réseau de capteurs assez dense. Nul besoin de densité s'il s'agit de reconstituer les mouvements passés d'une personne diagnostiquée. Sans réseau, des paparazzi peuvent reconnaître les célébrités qui ont été diagnostiquées et se sont déclarées dans SwissCovid. D'ailleurs, nul besoin de célébrité. On peut évidemment le



© ANGE VIOLENT

faire sur ses voisins ou ses clients. Si la personne diagnostiquée suit le questionnaire en ligne, l'opérateur téléphonique est informé de son diagnostic. Evidemment, Apple et Google peuvent accéder à plus d'informations encore, comme la liste des contacts.

SwissCovid renforce la domination de Apple et de Google. C'est une perte de souveraineté pour la Suisse. L'application creuse la fracture numérique, entre les utilisateurs de ces marques et les autres. Elle favorise l'obsolescence programmée en ne fonctionnant que sur des téléphones assez récents. Elle a nécessité de court-circuiter une loi qui imposait la transparence du code source de tous ses composants cinq jours après son adoption.

L'application n'a pas rempli ses objectifs. Son utilité, très difficile à évaluer, est assurément très faible. Dans tous les cas, elle n'aura pas permis d'endiguer la deuxième vague ni d'éviter les mesures de confinement.

Telle est la face cachée de SwissCovid.

Serge VAUDENAY

Même un petit geste...

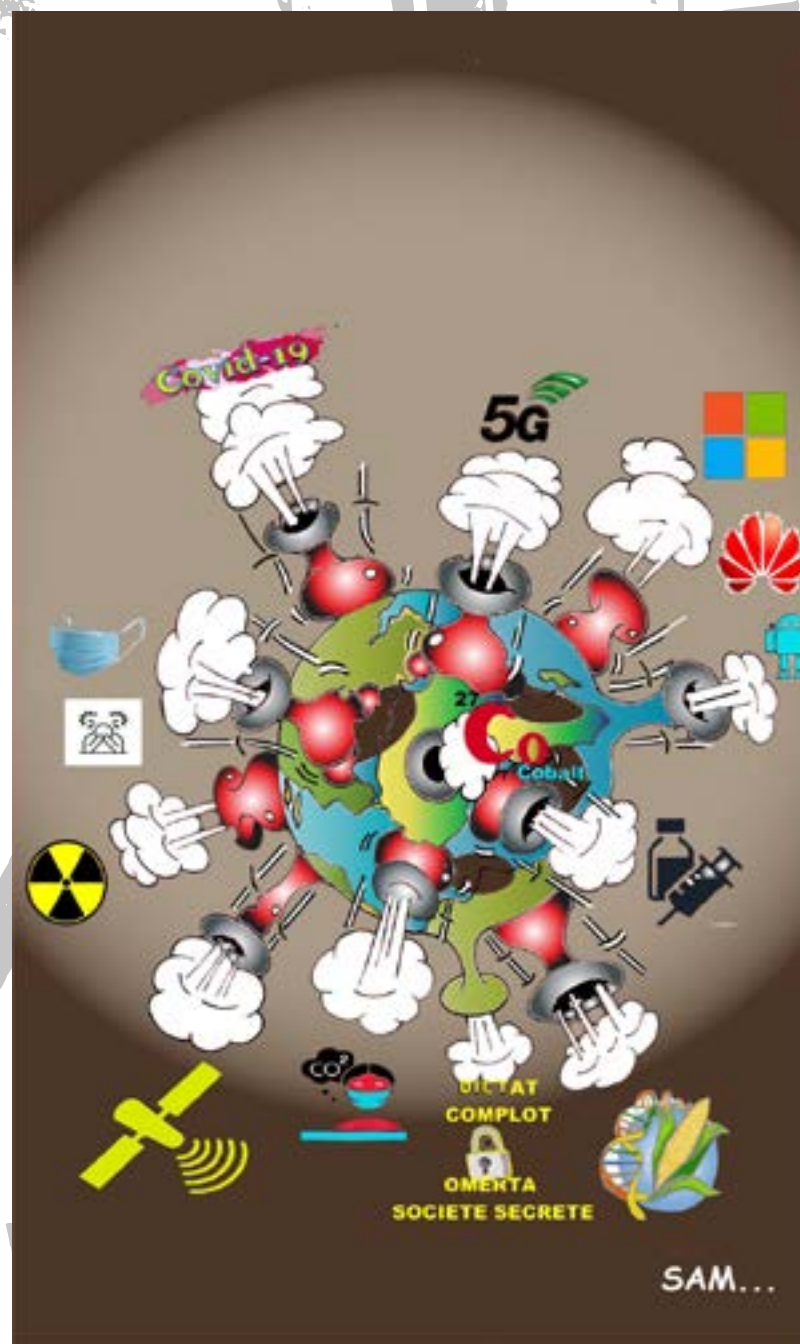
« *Je ne prendrai plus jamais l'avion* ». Parole de jeunes militants pour le climat. A cette profession de foi, les occidentaux favorisés de ma génération, qui ont eu l'occasion d'arpenter ce vaste monde, applaudissent la conscience écologique, ou dénoncent un appauvrissement à venir des consciences, des connaissances, de la compréhension dudit monde. Des réflexions de part et d'autre qui me font réfléchir au sens du geste, des gestes qui peuvent avoir un impact sur notre environnement.

Décider de ne plus prendre l'avion, c'est un geste fort. Mais cette volonté déclarée est-elle tenable ? Débouchera-t-elle sur un sacrifice possiblement créateur de frustration ? Impossible de répondre à cette question car la réponse est en chacun de nous, très individuelle et certainement à géométrie variable selon les temps de notre vie.

Mais ce qui est essentiel dans cette volonté : « *Je ne prendrai plus jamais l'avion* » c'est la personnalisation, la prise de responsabilité. Il ne s'agit pas de dire, « *il faudrait* », « *on devrait* »... mais « *Je* ». Et c'est admirable. Cela me fait remettre en question mes convictions écologistes. En fais-je assez ? Quel « *Je* » suis-je en la matière ?

Et durant cette période de réflexion, j'ai entendu par hasard, au milieu de la nuit, l'interview de Victoire Theismann¹. Elle déclare tout simplement, et c'est le titre de son essai : « *Si je change, le monde change.* » Un changement qui doit être opéré en lien avec ce que nous sommes. Nul besoin de se donner des mandats inaccessibles. Quel que soit le mouvement que chacun.e de nous engage, petit ou grand, il nous appartient, et si nous choisissons de le faire en pleine conscience, il ne se traduira pas comme un sacrifice, mais comme une avancée pour nous et notre environnement. Avec une telle vision du changement, nous ne pouvons plus dire, mon petit geste ne sert à rien face à l'arrogance des multinationales ou des grandes nations, ou du quidam qui s'en fout ! Combien de fois me suis-je dit : *à quoi bon faire attention à une lampe allumée pour rien alors qu'aux États-Unis, en Australie et dans tant d'autres pays, l'air conditionné oblige à enfiler la laine polaire en plein été lorsque l'on entre dans un bâtiment !*

La difficulté est de tenir son engagement envers soi-même, mais dans le même temps de se regarder avec bienveillance en cas d'écart. Acheter local signifie-t-il que nous ne devons jamais acheter une banane, assurément pas issue d'une culture proche sous nos latitudes ?



© SAM

Alors si les jeunes qui clament « *je ne prendrai plus jamais l'avion* », doivent pour une raison ou une autre embarquer un jour, qu'ils le fassent sans culpabilité. L'intérêt est surtout d'en prendre le chemin. Et j'admire cette jeune génération en souhaitant que tous les plus âgés, ayant déjà abusé des voyages, leur « offre » au moins une opportunité d'aller ailleurs en arrêtant eux-mêmes de le faire !

Laurence BOLOMEY

¹Victoire Theismann. *Si je change, le monde change*. Editions Pygmalion

Homo politicus

Faire parler un homme politique sur ses projets et son programme, c'est comme demander à un garçon de restaurant si le menu est bon.

Jean Dutourd

En cette période troublée, Alain Ribaux, Conseiller d'Etat en charge du Département de la justice, de la sécurité et de la culture, a aimablement accepté de m'accorder une heure d'interview au Château, avec Sven Thiebaud à la prise de vue.

Alain Ribaux pense que, comme à de nombreuses périodes de l'histoire de l'Humanité, de gros défis et de gros dangers s'annoncent, dont il faut tenir compte sans pour autant baisser les bras en pensant que tout est foutu. Au sujet du traitement de la pandémie par les autorités fédérales et cantonales, il considère, à propos des critiques émises, qu'il est toujours facile de se prononcer après coup. Le souci a été de faire face au mieux en tenant compte des différentes réalités. En essayant d'élaborer un arrangement global entre les diverses sensibilités et en se référant au taux de contamination, les autorités proposent des mesures variables et nuancées plus complexes à expliquer à la population que des décisions abruptes telle une fermeture totale. Economiquement, tout est mis en œuvre pour se servir de la crise pour rebondir malgré l'incertitude due à l'absence d'expérience des conséquences d'un an de pandémie. En réponse aux jeunes qui pourraient se sentir sacrifiés pour préserver la santé des aînés, il estime que la stratégie de vacciner les plus âgés et les plus vulnérables, portera ses fruits et permettra de vivre d'une manière un peu plus souple. Il a conscience que la jeunesse traverse une très méchante période en menant des études ou des formations souffrant d'un énorme manque de liens sociaux et en se privant de faire la fête. La société formant un tout, cette situation sanitaire péjore aussi durement la vie de ceux qui sont seuls, qui cherchent l'âme sœur, qui ont du souci pour leur emploi ou leur entreprise. Au sein des établissements pénitentiaires, dont il a la charge, la situation s'avère assez dure pour le personnel inquiet qui exerce déjà un métier difficile et doit appliquer des mesures particulières. Les contacts réduits avec les surveillants, la limitation drastique des visites et les activités restreintes pèsent énormément sur la vie quotidienne des détenus.

Au reproche, émis par certains acteurs culturels, de méconnaître totalement leur monde et même de s'en désintéresser, il se montre fort surpris par cette critique qui ne correspond ni à ce qu'il obtient comme remontées, ni aux efforts développés pour indemniser les artistes ou répondre à leurs demandes.



© Céline ANGLADE



Au problème de l'illectronisme, aggravé par son accélération compte tenu de la situation sanitaire, il espère que va se développer une vague de solidarité où ceux qui ont de la peine à gérer ces techniques seront aidés par ceux qui les maîtrisent.

Très inquiet vis-à-vis des réseaux sociaux, version 2.0 des Cafés du Commerce, il relève que sans filtres efficaces, ils se réduisent à un immense défouloir déversant des injures, des messages de haine et même des menaces de mort. A l'Etat, il n'existe pas de cellule dédiée aux blocages de site ou à des interventions spécifiques à part en cas d'infraction pénale.

Pour lui, la liberté d'expression est essentielle. Malgré tout, le système juridique doit marquer des limites par rapport à la haine raciale ou à l'égard de la communauté LGBT. La question de savoir si la censure de certains propos intolérables, émis sur les réseaux sociaux, doit être gérée par les sociétés privées ou par l'Etat, se pose actuellement. A son avis, les revues satyriques, même si leur humour peut se montrer d'une dureté épouvantable, font partie de la vie d'une collectivité et il se montre bon joueur lorsqu'elles le critiquent avec plus ou moins de talent.

Au nom de la séparation des pouvoirs, le judiciaire est complètement séparé de son département. Ancien juge, il considère que ce métier consiste à un rappel, le plus constructif et le plus intelligent possible, de l'interdiction des comportements qui rendent peu compatible la vie en société, sans oublier de considérer les raisons menant à la délinquance. Par principe, les questions d'abus sexuels, de viol et de pédocriminalité doivent être sanctionnées extrêmement sévèrement mais il se méfie

toujours des comparaisons émotionnelles entre différents types d'infraction. Globalement, réprimer et punir le plus possible pose problème en provoquant des durcissements sociaux. Condamner un innocent reste pire qu'acquitter un coupable. Les sujets, actuellement sensibles, tels la formation des policiers pour éviter les discriminations, les caméras-piétons pour la police, sont à l'étude. Peu fan de la vidéosurveillance, il pense que les caméras sont dissuasives si elles sont utilisées à l'approche de bâtiments sensibles, en évitant à tout prix l'extrémisme de l'exemple chinois dans ce domaine.

Il reconnaît qu'alors, bien qu'il n'y aucune raison à l'absence d'égalité salariale entre hommes et femmes, la réaliser se révèle un travail de longue haleine.

Considérant que l'animal le plus nuisible à la planète est l'être humain, il exprime une grosse inquiétude vis-à-vis des problèmes écologiques et pense que, sans remise en question, nous courrons à la catastrophe.

Fataliste, il assume, sans regret, les erreurs inévitables au cours d'une longue carrière politique pratiquée à tous les échelons, l'important étant d'aller jusqu'au bout de ses convictions. Une belle réussite est sa contribution fédérale au Swiss Made. Il met beaucoup d'espoir dans la loi sur l'égalité en matière de handicap.

Résolument optimiste, il croit fortement à la résilience humaine et sociale. Dans toute approche, au nom de la complexité de la société, sa philosophie se situe toujours dans les nuances de gris, jamais de blanc ou noir.

T.F.



L'argent dématérialisé

Plaie d'argent n'est pas mortelle, sauf pour ceux qui en meurent parce qu'ils sont totalement démunis.

Pierre Dac

L'informatisation de la société s'applique à toutes les activités et concerne tout le monde que cela soit à titre privé et individuel que collectif et professionnel. Du divertissement à l'art de faire la guerre, le traitement de l'information par des systèmes informatiques et de télécommunication est au cœur de toutes les activités, y compris dans le monde commercial et dans celui de la finance. Ainsi depuis de nombreuses années déjà, l'information sur l'argent est plus importante que l'argent à proprement parlé. Aujourd'hui, tout est information et c'est l'information qui possède de la valeur et qui reflète la valeur de l'objet physique que peuvent être un billet de banque ou une pièce de monnaie par exemple. La dématérialisation de l'argent a commencé avec l'usage des cartes de paiement ou de crédit, avec la possibilité d'obtenir de l'argent à partir de distributeurs de billets éventuellement loin de son agence bancaire.

La dématérialisation de l'argent vient de la dissociation entre l'objet réel matériel (que l'on peut toucher) de sa représentation par un codage particulier, un logiciel et un équipement informatique. La dématérialisation est une représentation de la réalité effectuée au travers du prisme de l'outil informatique. L'argent dématérialisé est une donnée informatique à laquelle correspond une valeur monétaire. On peut le voir, le représenter sur un écran, s'en servir pour effectuer une transaction commerciale, le mettre dans un



porte-monnaie électronique, qui est aussi un programme informatique, sans pour autant l'appréhender directement avec nos mains. Pour en obtenir ou pour payer avec, il est nécessaire de disposer d'un logiciel, d'un smartphone, d'un ordinateur ou encore d'une tablette par exemple et que tout un système existe pour la reconnaissance de la valeur de l'argent et son usage par de multiples acteurs.

Puisqu'avec l'informatique, il est possible de tout représenter et de tout traiter de manière numérique, les monnaies et devises numériques ont été inventées. Qu'elles s'appellent monnaies virtuelles, cryptomonnaies ou monnaies cryptographiques, elles utilisent toutes des mécanismes de chiffrement cryptographiques pour les réaliser comme c'est le cas par exemple des monnaies Bitcoin ou Ethereum.

L'avantage principal d'une monnaie virtuelle, non contrôlée par l'État, est de se passer du système bancaire classique et de s'affranchir du cadre réglementaire en vigueur. Les traditionnelles motivations de recherche de profit et de pouvoir en instaurant de nouvelles pratiques et créant de nouvelles dépendances sont à l'œuvre. Le pouvoir est dans les mains de ceux qui maîtrisent les infrastructures et services informatiques. Indissociable de plateformes d'échange, ces cybermonnaies sont des moyens de paiement, des placements alternatifs, des vecteurs et des cibles de la cybercriminalité. Les criminels savent tirer parti du mode de fonctionnement des cybermonnaies pour être performants.

L'argent dématérialisé peut être pratique pour tout faire en ligne mais permet aussi un contrôle et une surveillance des comportements et habitudes des personnes. Évaluation des consommateurs, ciblage publicitaire, offres et coûts personnalisés, taxation des transactions et piratages informatiques, sont possibles.

Solange GHERNAOUI

Fin.

Ce qui peut se passer après la mort ?... Je m'en fous : je serais mort.
Francis Blanche

Eh oui !!! Tout a une fin ... même nous les humains même la Terre et le Soleil auront une fin ... mais pas de panique ! Ce n'est pas pour demain, je l'espère.

Quand je dis que tout a une fin, je reporte l'image sur moi et je me dis que moi aussi je serai mort, vous qui me lisez aussi et "qu'est-ce que ça vous fait ? " puisque vous y passerez un jour.

Ne nous cachons pas sous la couette, beaucoup de nos semblables ont peur de la fin, du manque, de l'absence ...de la mort. La mort est l'état irréversible d'un organisme biologique ayant cessé de vivre.

Cet état se caractérise par une rupture définitive dans la cohérence des processus vitaux de l'organisme.

Au niveau cellulaire, la mort désigne l'arrêt des fonctions de base d'une cellule. Au sein de communautés pluricellulaires, cette mort peut être accidentelle (nécrose) ou régulée, voire programmée.

Chez l'être humain, le fait que le cœur puisse arrêter de battre pendant un moment avant d'être réanimé pose la question de la limite, ou de la transition entre vie et mort. Face à cette question, l'Organisation mondiale de la santé de l'animal considère la mort comme « *la disparition irréversible de l'activité cérébrale mise en évidence par la perte des réflexes du tronc cérébral* ».

Selon Epicure, la mort n'est rien puisque « *tant que nous existons, la mort n'est pas, et que quand la mort est là, nous ne sommes plus. La mort n'a, par conséquent, aucun rapport ni avec les vivants ni avec les morts, étant donné qu'elle n'est plus rien pour les premiers et que les derniers ne sont plus.* »

Voilà des phrases de philosophes qui nous mettent une fois de plus la tête à l'envers.

La mort est, pour beaucoup de nos semblables, le sujet qui ébranle l'âme et qui fait voir l'avenir vide de sens.

Les religions ont tenté de faire baisser l'angoisse de la mort en promettant un avenir glorieux aux "gentils" et un "difficile" pour les méchants. Dans nos régions cependant, les croyants sont moins atteints par cette forme d'angoisse.

Ces distinctions à la "hache" ont intéressé une psychiatre helvético-américaine née en Suisse en 1927 et décédée aux Etats-Unis en 2004 : Elisabeth Kübler-Ross. Elle a entrepris ses



©Monica DELGADO

travaux d'aide et de recherche auprès de patients proches de la mort.

Selon elle après un diagnostic de maladie terminale on observe cinq phases de deuil (qui sont aussi applicable à la mort d'un être cher, au divorce, à la toxicomanie, ou à l'infertilité).

1. Le déni (exemple : "ce n'est pas possible, ils ont dû se tromper.")
2. La colère (exemple : "pourquoi moi et pas un autre ? C'est pas juste !")
3. La révolte (exemple : " je ne mérite pas ça ! Cela ne se passera pas comme ça !")
4. Le marchandage (exemple : "laissez-moi vivre pour voir mes enfants diplômés, je ferai n'importe quoi pour vivre ça !")
5. La dépression (exemple : "je suis triste pourquoi me préoccuperais-je de tout ça ? Je vais mourir ... et alors ?". Je suis prêt, j'attends mon heure avec sérénité.")

Peu de personnes passent par les cinq degrés ci-dessus mais la plupart des personnes en deuil d'un proche parent, d'un emploi, d'une dépendance, etc...en contractent au moins deux.

Je ne pourrai donc accepter ma mort dès le moment où j'aurai intégré (et pas seulement compris) que la mort fait partie de la vie et que cette expérience ultime peut être vécue dans le calme et dans la découverte de cette dernière étape humaine.

Gaston VERDON

Léo Ferré : Ne chantez pas la mort

Naïve ou folle ?

Je ne suis pas comme toi.
 Toi qui fais partie de la majorité.
 Je ne peux m'imaginer regarder l'autre souffrir sans agir, sans rien dire.
 Il m'est impensable d'assister à l'injustice sans trembler
 du plus profond de mon âme.
 Quand tu humilies ton enfant, c'est une partie de moi que tu blesses.
 Quand tu coupes un arbre, c'est une partie de moi que tu arraches.
 Quand tu abats un animal, c'est un de mes frères que tu tues.
 Quand tu déverses tes antibiotiques et tes produits chimiques
 dans la mer, que tu souilles la terre,
 c'est mon sang que tu pollues...
 C'est ton sang que tu pollues !
 Tu me dis naïve ou folle.
 Es-tu sûr de savoir qui est le plus sain de nous deux ?

Mélanie VITERI



© Rosalie EVARD

Les propos tenus n'engagent que les rédacteurs des textes présentés.
 La rédaction est responsable des titres, des citations et des liens.

Participants La Joliette:

Textes :

Claude Huguenin,
 Christophe Duperret, Maryjo,
 Olivier Mitsou-Vito, Mélanie Viteri

Photographies :

Gilles Neuenschwander,
 Sven Thiebaud, Manon Turin

*L'âge n'est pas un sujet intéressant.
 Tout le monde peut vieillir.
 La seule chose à faire est de vivre
 assez longtemps.*

Groucho Marx



Contributions externes:

Textes:

Médecin du Monde Suisse
 Gilles Jobin - JAAQ
 Kate Wagner
 Elisa Turtshi
 Christian Ghasarian
 Marianne Ebel
 Salomé Donzallaz
 Antoinette Rychner
 Daniel Ziegler
 René Knüsel - Georges Pop
 Serge Vaudenay
 Laurence Bolomey
 Solange Ghernaoui
 Gaston Verdon

Photographies:

Aurore Association
 Mark Henley
 Sarah Meyer
 Matthieu Gafsou -
 Pierre Filliez
 Maïa Izzo-Foulquier

Illustrations:

Nicolas Staffelbach
 Rosalie Evard
 Matthias Gnehm
 Marie-Morgane Adatte
 Ange Violent - Sam
 Céline Anglade
 Monica Delgado

*Quand la société serre les
 fesses, les espaces de liberté
 individuelle rétrécissent.*

Roland Topor

A votre service!

La Joliette dispose de moyens et de
 compétences pour vous rendre service:

Communication: graphisme,
 mise sous pli, reliure plastique

Artisanat: articles cadeaux,
 mandats et création sur demande,
 meubles en carton, décorations de tables

Gourmandises faites maison :
 sirops, confitures et conserves

Jardin: entretien, petits travaux
 paysagistes

Menuiserie et maçonnerie:
 travaux sur mandat, création, rénovation

Bois: bois de feu en sac et en stère,
 bûches finlandaises, livraisons

Transports: débarras, livraisons

Salles: à disposition sur demande

Location: tables et stands de marché

*Ce monde serait meilleur pour
 les enfants si c'étaient les parents
 qui étaient obligés de manger les
 épinards.*

Groucho Marx

La Joliette – CSP
 La Jonchère 40
 2043 Boudevilliers
 032 886 91 60

CSP.LaJoliette@ne.ch



Le monde est dangereux à vivre ! Non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire.
Albert Einstein